

Gladys CHICHARRO SAITO, Université Paris 8, EXPERICE
Thème Numérique et lien social

La culture numérique des jeunes chinois : pratiques d'écriture entre pairs¹

Depuis le début des années 2000, les jeunes chinois, comme leurs contemporains un peu partout dans le monde, se sont emparés de la révolution technologique et numérique. Jusqu'en 2005 environ la possession d'ordinateur au sein des familles était encore peu courante, mais la plupart des adolescents avaient déjà leurs propres téléphones portables et communiquaient régulièrement entre eux par textos (moins coûteux que les communications orales). Ils envahissaient par ailleurs les cybercafés qui s'ouvraient partout à travers le pays, en ville comme à la campagne, afin de « chater » grâce à des logiciels de messagerie instantanée et jouer durant des heures en réseau. Depuis ces florissants débuts le gouvernement tente régulièrement de limiter l'accès des cybercafés aux mineurs par différentes dispositions législatives, mais en ville les ordinateurs personnels commencent à se répandre dans les familles des classes moyennes. Les jeunes continuent de communiquer entre eux par l'intermédiaire de logiciels de messagerie instantanée, du type de Windows Live Messenger ou bien ICQ. Ils châtent sur des forums de discussion, interviennent sur des sites de microblogging, et adorent s'exprimer plus longuement sur des blogs personnels. Or ces nouvelles pratiques d'écriture, qui ont désormais une envergure mondiale, constituent partout un changement considérable dans la manière de communiquer, de produire et de transmettre un texte. Cependant ces bouleversements ne sont pas tout à fait de même nature selon le contexte historique et politique propres aux différents lieux touchés par la révolution numérique et internet, mais aussi selon les systèmes d'écriture. De la même manière que l'invention de l'imprimerie n'a pas eu la même influence en Occident et en Extrême-Orient, les claviers n'ont pas les mêmes effets sur les pratiques d'écriture en contexte alphabétique ou idéogrammatique².

En me basant sur des recherches de terrain principalement menées dans la ville nouvelle de Langfang (province du Hebei)³ dans laquelle je me rends régulièrement depuis 2001, j'analyserai la manière dont les jeunes chinois écrivent aujourd'hui à partir de leurs claviers. La notion de « culture » en Chine et son lien particulier avec l'écriture seront tout d'abord évoqués. Puis je décrirai ces nouvelles pratiques d'écriture entre pairs liées à l'utilisation des TIC telles que j'ai pu les observer dans les cybercafés puis à domicile. Il s'agira en définitive de s'interroger sur la culture ou les cultures que ces jeunes chinois sont ainsi en train de créer.

¹ Cette recherche a pu être réalisée grâce au soutien de la Société d'ethnologie, de la fondation Chiang Ching-kuo et de la fondation Singer-Polignac. Je les en remercie sincèrement.

² Cf. Roger CHARTIER « Du Codex à l'Écran : les trajectoires de l'écrit » "Pour une nouvelle économie du savoir", in *Solaris*, n° 1, Presses Universitaires de Rennes, 1994 ; « Gutenberg vu de l'Est », *Identités, marges, médiations. Regards croisés sur la société japonaise*, Actes des trois tables rondes franco-japonaises 1997-1998, édités par Jean-Pierre Berthon, Anne Bouchy, Pierre F. Souyri, Paris, Ecole française d'Extrême-Orient 2001, p. 156-161 ; « Langues, livre et lectures, entre l'imprimé et le numérique ». Genève, 12/11/2002 www.unige.ch/lettres/colloques/Roger_Chartier-12-11-2002.pdf ; et « De l'écrit sur l'écran » Paper presented at the Conference *Les écritures d'écran : histoire, pratiques et espaces sur le Web*, 18-19/05/2005, Aix-en-Provence, Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme. <http://www.imageson.org/document591.html>

Pour le contexte chinois : Jean-Pierre Drège « Du rouleau manuscrit au livre imprimé », *Le Texte et son inscription*, Paris, CNRS, 1989, p. 43-48 ; et « La lecture et l'écriture en Chine et la xylographie », *Etudes chinoises*, vol. X, n° 1-2, 1991, p. 77-111.

1989, 1991.

³ Langfang se trouve à une quarantaine de kilomètre au sud-est de Pékin en direction de la ville portuaire de Tianjin. Elle ne dépend cependant pas de ces deux grandes municipalités, mais de la province du Hebei dont la capitale (Shijiazhuang) est située à plus de 180 kilomètres.

Écriture et culture

Le concept de « culture » est en chinois intrinsèquement lié à l'écriture. Le mot *wenhua* 文化 qui correspond à la fois aux mots français « culture » et « civilisation » est en effet composé de deux caractères. *Wen* 文, désignait à l'origine des « veines ou figures qui se forment sur les choses ou les phénomènes »⁴. Ce sont les veines de la pierre ou du bois, les constellations représentées par des traits reliant les étoiles, les traces des pas des animaux sur le sol, les dessins qui ornent les carapaces des tortues, mais aussi les tatouages. À partir des inscriptions oraculaires sur os ou plastrons de tortue *jiagu wen* 甲骨文, il a véritablement pris le sens de caractère d'écriture. Un dernier sens mentionné dans les dictionnaires comme étant archaïque est celui de « rites et étiquettes » *lijieyishi* 礼仪仪式⁵. *Hua* 化 signifie « changer, transformer ». C'est un terme lié à l'alchimie ou à la chimie. La « culture » est donc littéralement ce qui a été ou est transformé par le *wen*, c'est-à-dire par l'écriture et les rites. Comme de nombreuses autres populations, les Chinois considéraient leurs voisins comme des « barbares » plus ou moins humains, et c'est justement par le *wen* – l'écriture et les rites – qu'ils s'en distinguaient. En assimilant le *wen* grâce à l'éducation, les enfants pouvaient tendre, dans la mesure du possible, vers l'idéal chinois de « l'homme de bien ». Le terme qui désigne les illettrés aujourd'hui est d'ailleurs *wenmang* 文盲, il est bien souvent employé comme un synonyme de « barbare » ou « sauvage » et signifie littéralement « aveugle à l'écriture ».

En outre, la spécificité de l'écriture chinoise lui a permis de devenir, selon le terme de M. Granet, « une écriture de civilisation »⁶. En effet, la relative indépendance des caractères⁷ par rapport aux prononciations locales⁸ explique que depuis quasiment la naissance de l'empire (221 avant JC), l'écriture sert de facteur d'unification et d'homogénéisation du pays. La première tentative d'imposer une écriture nationale date du premier empereur Qin Shi qui publie un recueil de trois mille caractères dont l'usage devient obligatoire pour tous les scribes de l'empire et ordonne en 213 avant JC un autodafé afin d'éviter la conservation de certains modes d'écriture propre aux époques précédentes. Depuis lors les pouvoirs successifs : impérial, républicain et communiste, ont toujours eu la volonté d'imposer une écriture nationale, à défaut d'une langue nationale. L'écriture en caractère est encore de nos jours facteur d'unification et un moyen de communication entre des gens parlant des langues différentes à l'intérieur du pays et hors de celui-ci à travers la diaspora.

Ce rôle attribué à l'écriture explique aussi pourquoi depuis des siècles, son enseignement est conçu comme un façonnement moral et idéologique permettant de transmettre une certaine forme de culture-civilisation aux habitants du pays. L'un des slogans de la période maoïste « Lutter contre l'illettrisme, façonner un homme nouveau » était de fait tout à fait conforme aux conceptions

⁴ Dictionnaire Xinhua zidian, 1992, p. 488.

⁵ Xinhua zidian 1992, p. 488. Selon Jean LEVI (« Langue, rite et écriture », in V. Alleton (éd.) *Paroles à dire, paroles à écrire* (Paris, EHESS) 1997, p. 158), « les rites constituent les règles intangibles auxquelles les hommes doivent se conformer car elles fournissent la trame de la raison universelle ». Il ne s'agissait pas simplement de régler son comportement sur des codes préétablis, car la sincérité de l'intention devait idéalement toujours se confondre avec le mouvement. Les rites désignent finalement l'ensemble de la liturgie sociale qui préside aux relations des humains entre eux, ce que James L. Watson appelle l'orthopraxie (« Rites or beliefs? The construction of a unified culture in late imperial China » in L. Dittmer & S. Kim (éd.), *China's Quest for National Identity* (Ithaca & London, Cornell University Press), 1993, p. 84).

⁶ M. Granet, *La pensée chinoise*, Paris, Albin Michel, [1934] 1999 p. 44.

⁷ Un caractère est formé d'un certain nombre de traits qui se tracent dans un ordre et un sens précis. Les traits de bases sont en nombre limité (une quinzaine) et portent un nom, mais n'ont pas de signification. En chinois classique, chaque caractère correspond à un mot d'une syllabe. Aujourd'hui ils correspondent toujours à une syllabe et à un morphème, c'est-à-dire une unité de sens minimale, mais de nombreux mots sont composés de plusieurs caractères.

La prononciation d'un caractère varie selon les lieux et les époques de même que les différents sens qui y sont attachés peuvent évoluer ou se diversifier, mais le caractère lui-même ne change pas hormis par les simplifications. Les caractères ont été simplifiés tout au long de l'histoire chinoise par décret impérial. On remplace alors une graphie complexe par une autre plus simple comportant moins de traits (parfois dérivée de la cursive). La dernière simplification date de 1958, elle a eu lieu en RPC mais n'est pas reconnue par le gouvernement de Taïwan.

⁸ L'écriture en caractère permet d'écrire toutes les langues chinoises qui ont une structure syntaxique commune. Un Pékinois, un Cantonais et un Shanghaïen peuvent lire le même texte, ils ne le prononceront pas de la même manière, mais tous trois accéderont au sens identiquement. Ceci explique le besoin qu'ont parfois deux personnes originaires de régions différentes de recourir à l'écrit pour communiquer.

anciennes, car faire de tous les Chinois des « lettrés », au sens de personnes sachant au moins lire, si ce n'est lire et écrire - ce qui constitue toujours l'un des objectifs du gouvernement - c'est encore diffuser une certaine forme de « culture-civilisation » à l'ensemble de la population. C'est façonner par l'écriture un certain type de sujet. La phrase couramment prononcée : « À l'école nous apprenons la culture » *women zai xuexiao xue wenhua* 我们在学校学文化 peut tout aussi bien être traduite par « À l'école nous apprenons à lire et à écrire », l'une et l'autre sont toujours synonymes. Il est ainsi très courant d'entendre ce type d'affirmation :

« Avoir de la culture c'est connaître beaucoup de caractères. » 有文化就是认识的字多. (WG, 25 ans, vendeur de kiosque)

« Cela dépend de si tu comprends les caractères, quand tu les comprends, tu peux faire partie de la catégorie des personnes qui ont de la culture. 这也是根据我比如说懂不懂汉字, 懂了之后你才能进入文化人里面去. (BS, 43 ans, père d'un fils unique)

Les cybercafés : nouveaux lieux pour « jouer » entre pairs

A partir de 1998, j'ai observé le développement extrêmement rapide des cybercafés aussi bien dans les villes qu'à la campagne⁹. A Langfang, en 2001 une rue a rapidement reçu le surnom d'« avenue des cybercafés », car une dizaine d'entre eux s'y alignaient les uns à la suite des autres. De plus, dans chaque quartier, tous les établissements scolaires, des écoles primaires aux établissements d'enseignement supérieur, voyaient s'ouvrir au moins deux ou trois cybercafés dans leurs voisinages. Certaines salles, équipés de plusieurs centaines de postes, étaient installées dans de vastes hangars, d'autres plus modestes disposaient d'une vingtaine d'appareils tout au plus. L'état du matériel proposé était tout aussi hétéroclite : certains cybercafés possédaient des décors « à la mode », du mobilier neuf, la climatisation, des ordinateurs à écran plat munis de webcams, d'autres ne disposaient que de meubles et de matériel informatique de récupération.

Ces nouveaux lieux étaient alors devenus les derniers points de rencontre des jeunes chinois. Les enfants et des adolescents appartenant à la première génération d'enfants uniques (nés à partir de 1979) affirmaient s'y rendre pour « jouer à l'ordinateur » *wan diannao* 玩电脑 et retrouver leurs amis le soir après la classe, parfois même durant la pause-déjeuner, lors des jours de congés et pendant les vacances. A Pékin et dans les très grandes agglomérations, il s'agissait surtout d'adolescents, mais dans les bourgs de province comme Langfang il n'était pas rare d'y voir des enfants âgés de sept ou huit ans. Ils participaient à des jeux en réseaux, téléchargeaient puis regardaient des films ou des clips musicaux un casque vissé sur le crâne, discutaient sur des forums ou bien avec un logiciel de messagerie instantanée. En même temps, ils buvaient des sodas, mangeaient des glaces et grignotaient des graines de tournesol, abandonnant leurs montagnes de déchets à côté des ordinateurs lorsqu'ils quittaient les lieux. Les gérants qui vendaient souvent eux-mêmes ces denrées, ne semblaient pas leur en tenir rigueur. Des épiceries situées à proximité permettaient aussi de se sustenter lorsque les patrons ne fournissaient pas de friandise. Certains adolescents fumaient, brouillant ainsi l'atmosphère de leurs volutes. Bien qu'à Langfang, les cybercafés étaient majoritairement de taille moyenne – ils étaient généralement équipés d'une vingtaine ou d'une trentaine d'ordinateurs - il y régnait un vacarme assourdissant. Ceux qui jouaient en réseau s'interpellaient d'un bout à l'autre de la pièce, commentant à grands cris leurs actions virtuelles : « Attends un peu... », « Je te tue ! », « Je vais assiéger ta ville ! », « Je viens te chercher... ». Mais des interjections bien plus argotiques fusaient aussi allègrement¹⁰.

Les enfants uniques expliquaient souvent fuir la « solitude » ressentie au sein de leurs foyers dans lesquels ils sont les seuls représentants de leur génération face à leurs parents et parfois aussi grands-parents. Au cybercafé, ils retrouvaient enfin leurs pairs à l'abri du regard des aînés. Aujourd'hui on rencontre davantage d'adultes dans les cybercafés car ce sont toujours les membres de cette première génération d'enfants uniques qui en sont adeptes, et les plus âgés atteignent

⁹ La Chine s'est ouverte à l'Internet en 1994 et l'exploitation commerciale en est autorisée depuis 1995.

¹⁰ Sur les cybercafés, voir aussi Gladys Chicharro, *Le fardeau des petits empereurs. Une génération d'enfants uniques en Chine*, Nanterre, Société d'ethnologie, 2010, p. 271-291.

désormais la trentaine. La plupart des gérants des cybercafés appartiennent bien souvent à la même génération. Ils ont entre vingt et trente-cinq ans tout au plus. On ne s'adresse d'ailleurs quasiment jamais à eux en les appelant « patrons », contrairement aux propriétaires de magasins ou de restaurants. Les clients utilisent plutôt les termes de parenté qui sont habituellement employés de manière étendue pour s'adresser à des aînés appartenant à la même génération - « grands frères » ou « grande sœur » -, et non ceux qui sont réservés aux personnes appartenant à la génération supérieure - « oncle » et « tante ». Bien souvent en dehors des moments où ces gérants attribuent des postes et encaissent les paiements, ils s'adonnent exactement aux mêmes activités que leurs clients, ils jouent ou « chattent » sur internet. En entrant dans quelques cybercafés, on a même parfois du mal à deviner qui est le patron, car certains n'interrompent pas leur partie de jeu ou leur conversation pour s'occuper de clients qui, de toute façon, sont des habitués du quartier.

L'animation de ces lieux et la difficulté à les contrôler ont rapidement inquiété le gouvernement et chaque année depuis 2002 la législation durcit. A la suite d'un incendie criminel ayant entraîné la mort de vingt-quatre étudiants surfant dans un local clandestin du quartier des universités de Pékin en juin 2002, tous les cybercafés de la capitale furent d'abord fermés pendant deux mois. Ceux de Langfang, en revanche, prospéraient : ils échappaient à l'interdiction puisque la ville dépend de la province du Hebei. Certains jeunes Pékinois, incapables de cesser de « jouer à l'ordinateur », surtout à l'arrivée des vacances estivales, n'hésitaient alors pas à faire deux heures de bus pour passer la journée à Langfang. Le coût du voyage était compensé par les tarifs des cybercafés locaux, inférieurs de moitié à ceux de la capitale. A Pékin il fallait alors déboursier entre deux et quatre yuans pour surfer une heure, alors qu'à Langfang, il suffisait généralement d'un ou deux yuans, les tarifs variant en fonction du confort et de la technologie proposés. Après cette première vague de fermeture pékinoise en juin 2002, d'autres suivirent à Shanghai, Tianjin ou dans diverses grandes villes du pays et de nouvelles lois furent promulguées. Désormais tous les propriétaires de cybercafés doivent se faire enregistrer auprès des autorités locales afin d'obtenir une licence. Les patrons s'engagent à installer des logiciels filtrants et sont jugés responsables des consultations effectuées dans leurs locaux. Les cybercafés ne doivent pas être situés dans un périmètre de moins de deux cents mètres autour des établissements d'enseignement primaire et secondaire et depuis 2006 l'accès en est normalement interdit aux mineurs de moins de dix-huit ans. Pour avoir le droit de surfer, les clients doivent, en outre, se munir d'une carte individuelle que l'on obtient en présentant une pièce d'identité. Cela permet bien sûr à l'État de retrouver l'identité des personnes qui consulteraient trop souvent des pages internet jugées tendancieuses. C'est-à-dire ceux qui tenteraient par exemple de s'informer sur le Falungong, le 4 juin 1989, certains scandales politiques...

Mais cette interdiction fut surtout très mal vécue par de nombreux enfants pour lesquels elle représentait la disparition de l'un des derniers lieux de rencontre à l'abri du regard des adultes. La transformation extrêmement rapide de l'environnement urbain, et notamment des formes d'habitat ces dernières années font que de nombreux enfants ont souvent vu leur espace de jeux libres se réduire -voire disparaître- du jour au lendemain. Les parents affirment souvent :

« Il y a aussi des raisons pour ne pas les laisser sortir, la société est assez compliquée maintenant, à la maison c'est plus sûr, les parents fournissent à l'enfant l'espace le mieux protégé. » 不让出去有他的道理因为社会比较复杂，在家里还是比较清静，父母能给孩子提供一个最保险的空间。 (BS, 43 ans, professeur de philosophie et politique, père d'un fils unique).

En effet, les anciennes maisons basses à cours carrés et les petits résidences des unités de travail dans lesquels tous les habitants, par ailleurs collègues, se connaissaient, disparaissent au profit d'immeubles plus hauts construits par des promoteurs privés et revendus à des particuliers. Or comme le souligne les parents, il est effectivement plus difficile de surveiller un enfant depuis le sixième étage d'un immeuble que d'une maison basse, mais surtout l'atmosphère n'est plus la même dans ces nouveaux quartiers que dans les anciens « villages » ou dans les unités de travail où tout le monde se connaissait. Les migrations récentes et les nouvelles accessions à la propriété font que

dans les nouvelles résidences, nombre de voisins sont maintenant de parfaits étrangers. Ils proviennent de surcroît bien souvent de régions différentes ce qui crée une distance supplémentaire. Un père de famille, par ailleurs professeur d'anglais au collège, expliquait ainsi l'engouement des enfants et adolescents pour internet et les cybercafés.

« Je pense que c'est parce que leur vie de loisir n'est pas très riche (...). Tu vois, ils sont pris du lundi au vendredi de six heures et demie du matin à six heures et demie du soir. Le samedi ils ont des cours supplémentaires, et n'ont qu'un peu de temps le dimanche pour se reposer. Les professeurs sont très exigeants et certains enfants ont en plus des activités extrascolaires. Ils n'ont pas le temps de se confronter aux savoirs de la société, de connaître les richesses et bonheurs de la vie. Ils n'ont pas d'autres choix que d'aller sur internet, et encore ils doivent le faire en cachette. Pourquoi ? Parce qu'à l'école on leur interdit d'aller sur internet, les parents également. Le résultat c'est que cela les attire encore plus, ils s'y enferment encore plus et cela peut aboutir à un désastre. Certains, c'est aussi parce qu'ils n'ont pas de frère et sœur pour jouer avec eux. Entre voisins nous sommes de plus en plus fermés et nos enfants sont de plus en plus seuls. Rappelle-toi quand nous étions petits, nous allions tous jouer à droite à gauche avec nos camarades de classe. N'était-ce pas formidable ? Maintenant les enfants... en vérité, les parents d'aujourd'hui veulent absolument tout protéger et garantir par crainte qu'il arrive un petit souci à leur enfant. Mais plus on agit ainsi, plus les conséquences sont néfastes. Maintenant les enfants vivent bien, ils sont bien nourris, bien vêtus et bien logés, mais ils manquent de vitalité.

我觉得还是因为他的业余生活不是很丰富造成的。（...）你看孩子从周一到周五，从早上六点半到晚上六点半。周六补课，周日有点时间休息，老师要求多，甚至是有些课外班，他没有时间去了解一些社会知识，没有时间了解生活的丰富多彩。只能寻找网络，还得偷偷摸摸地去上网。为啥呢，就是因为学校也强调不能上网，家里也不让上网，导致啥呢？他就对网络很好奇，越好奇，他就越想往里钻。就导致啥呢，最后网络成灾了。还有就是因为没有兄弟姐妹陪他们玩，邻里之间越来越封闭，我们的孩子越来越孤独了。你想咱们小的时候，说句心里话，一个班的同学，呜呜呜玩去了，跑这儿跑那儿玩一会儿，这不都挺好的。现在这孩子，家长说实话，是保障措施非常完备。生怕孩子出点什么问题，其实越这样越对孩子产生的后果越不好。现在的孩子生活上很幸福，吃穿住都行，但是在精神上越来越匮乏了。

(Propos recueillis par Wang Xingying, doctorante à Paris 8)

A la suite d'un déménagement, les enfants perdent donc souvent le droit de sortir seul dehors pour jouer avec des camarades et l'interdiction de fréquenter les cybercafés- si elle était parfaitement respectée- les laisseraient, en outre, totalement confinés à la maison sous le regard de leurs parents. Les enfants n'ont plus la possibilité d'être confrontés à la « société extérieure » « vivante » et à la multitude de savoirs et d'activités qu'elle supposait. Surtout, ils ne peuvent plus « jouer » *wan* dans une ambiance « animée » *renao*. Un père s'exclamait :

« Qu'ils sortent ! Car cela développe leur capacité à se débrouiller (*huodong nengli*), c'est une bonne chose, les enfants ont besoin de jouer (*wan*) en dehors du foyer. Mais en réalité les enfants d'aujourd'hui ne le font que trop rarement. »

出去吧，因为他们现在的年龄小放他们出去培养他们自己的活动能力，这是好事情，尤其是放在户外去玩，这是好事情，因为孩子就需要这个。而现在在咱们这个现实当中孩子这个太少了。(BS, 43 ans, professeur de philosophie/politique, père d'un fils unique)

Un jeune instituteur, appartenant pourtant à la même génération que ses élèves, ne dit pas autre chose :

« Nous étions plus détendus que les enfants d'aujourd'hui, nous avons beaucoup plus d'activités en dehors de l'école, nous avons aussi une pratique de la société plus grande, je jouais du *erhu* (violon chinois). » 比现在的孩子轻松, 课外活动多, 社会实践也多, 拉二胡。(ZLJ, 24 ans, instituteur de musique, enfant unique)

Cependant, la surveillance des cybercafés par les autorités est plus ou moins stricte selon le contexte politique du moment. En s'éloignant des centres villes, ils restent majoritairement fréquentés par des mineurs : écoliers ou collégiens pour la plupart.

De nouveaux réseaux de relation

En outre, en ville la plupart des enfants âgés de plus de dix ans possèdent leur propre téléphone portable et les ordinateurs commencent aussi à pénétrer au sein des foyers des classes moyennes et aisées. Ils constituent alors souvent le cadeau offert à l'enfant unique à l'occasion de son entrée à l'école élémentaire ou bien au collège, comme un nouvel investissement désormais indispensable pour sa future réussite. Il est généralement installé dans la chambre de l'enfant qui peut ainsi renouer avec, ou bien découvrir, les activités pratiquées dans les cybercafés et notamment le « chat ».

En chinois le terme utilisé signifie « discuter », « bavarder », littéralement « parler du ciel », *liaotian* 聊天, ou « parler du monde ». Les forums de discussion, ou « salles de bavardage » *liaotianshi* 聊天室, sont surtout prisés des étudiants. Mais le QQ rassemble, lui, absolument tous les adeptes d'internet, quel que soient leur sexe ou leur niveau d'étude. Il s'agit d'un logiciel de messagerie instantanée, inventé en 1998 par un jeune entrepreneur chinois, Pony Ma. Celui-ci s'est inspiré du logiciel américain ICQ, pour créer un système identique mais interne à la Chine, tout d'abord dénommé OICQ, mais rapidement rebaptisé QQ. En anglais ICQ signifie par assonance « I seek you » (je te cherche). En chinois l'association de ces lettres n'ayant phonétiquement aucun sens, un autre nom a rapidement été trouvé. De plus, il évitait à Pony Ma une éventuelle accusation de plagiat. Dans le langage de jeunes Chinois dans le vent, la lettre « Q », prononcée à l'anglaise [kju], veut dire « amusant », *haowan* 好玩 – « jouer » *wan* permet de former cette expression - et parfois aussi « alternatif » *linglei* 另类. Un double « Q », c'est « doublement amusant ». QQ est téléchargeable gratuitement sur internet et depuis son lancement, l'engouement qu'il provoque n'a cessé de croître. Les jeunes internautes possèdent tous un numéro de QQ qui les identifie à la manière d'une adresse électronique. Le logiciel est installé sur absolument tous les ordinateurs des cybercafés. Son logo, un pingouin avec une écharpe rouge accompagné de son acolyte féminin avec une écharpe et un nœud roses, sont devenus des célébrités. Maintenant lorsque dans la vie réelle, deux adolescents font connaissance, ils commencent par s'échanger leurs numéros de téléphone portable et de QQ, plutôt que le numéro de téléphone de leur domicile. Ainsi, ils tiennent par la même occasion les parents à bonne distance des relations qu'ils nouent.

Les enfants uniques affirment souvent que le QQ est un moyen de remédier à leur solitude. Grâce à lui, ils retrouvent des partenaires – amis, camarades de classes, cousins ou inconnus- pour jouer et échanger. Le QQ est en outre un excellent moyen pour établir une communication avec une personne de sexe opposé. Il est aussi utilisé pour maintenir des liens en cas de migration. Ainsi à Langfang certains jeunes, originaires du Dongbei, par exemple, m'expliquaient qu'ils pouvaient continuer à communiquer parfois quotidiennement avec leurs anciens camarades de classe ou avec leurs cousins restés dans leur localité d'origine grâce au QQ. Pour cette génération d'enfants uniques, le QQ est véritablement devenu un instrument supplémentaire de l'art des « relations » *guanxi* 关系 se substituant à celles qui n'existent plus du fait de l'impossibilité d'accès à l'extérieur du foyer¹¹. Les « réseaux de relations » *guanxi wang* 关系网 que chacun devait traditionnellement

¹¹ Les *guanxi* jouent un rôle fondamental dans la société chinoise. Ce mot, constamment évoqués dans les conversations courantes, désignent les liens interpersonnels que chaque individu établit avec d'autres, constituant un vaste « réseau » ou

cultiver depuis l'enfance pour trouver sa place dans la société se sont en définitive déplacés sur le réseau internet *wangluo* 网络¹². Les liens de QQ, non seulement maintiennent virtuellement actifs des réseaux traditionnels qui autrement seraient amenés à disparaître, et de plus, permettent de les accroître. Ainsi un jeune migrant peut faire se rencontrer virtuellement ses « amis d'avant » et ceux qu'il a connus sur son nouveau lieu de vie, agrandissant les cercles de connaissance de chacun des participants. Chacun construit son réseau internet en multipliant ses « amis de la toile » *wangyou* 网友 et même ses « amours de la toile » *wanglian* 网恋.

Entre sept et douze ans, certains écoliers consacrent quotidiennement une ou deux heures à discuter ainsi par écrit avec leurs amis de la toile. Ce temps diminue généralement à mesure que l'enfant avance dans la scolarité, et notamment plus le redoutable concours d'entrée à l'université approche. Ainsi au collège, certains disent ne s'accorder ou n'être autorisé qu'à une séance de deux heures de bavardage en ligne durant le week-end. Comme partout en effet, les adultes observent cet engouement avec une certaine méfiance voire une franche réprobation. A défaut de pouvoir contrôler ce que leurs enfants font sur la toile, les parents essaient d'en limiter le temps d'accès (*xianzhi* 限制). « Les parents s'en mêlent » *fumu bui ganshe* 父母会干涉 disent les enfants. Toutefois comme je l'ai évoqué ailleurs¹³, certains parents pris par les impératifs d'une réussite professionnelle dans un univers de compétition économique chaque jour plus intense, sont peu à la maison. Les enfants ont alors tout le loisir de chatter pendant des heures ou de sortir rejoindre leur camarade au cybercafé le plus proche.

Une prise d'écriture

Les textes écrits grâce au QQ sont souvent présentés par les jeunes chinois comme un espace d'écriture personnelle permettant d'établir une distance avec les parents. Plusieurs enfants m'ont ainsi affirmé qu'ils avaient cessé d'écrire leur journal intime, car leurs parents n'hésitaient pas à le lire, et qu'ils s'étaient donc mis à discuter en ligne avec leurs amis. L'écriture en ligne, de préférence éphémère, vient ici remplacer des formes d'écriture de soi plus traditionnelle.

L'un des premiers actes du scripteur en ligne est de se choisir un pseudonyme et un avatar. Ceci n'est bien évidemment pas propre à la Chine, mais cette étape semble incontournable pour un jeune chinois alors que les jeunes français n'hésitent pas à garder leur prénom ou une caractéristique facilement identifiable pour discuter en ligne avec leurs amis. Par défaut, le logiciel QQ propose comme avatar sa mascotte (le pingouin) déclinée au masculin ou au féminin. Celle-ci permet donc normalement d'identifier tout de suite le sexe de l'interlocuteur, sauf, bien sûr, en cas de « travestissement » volontaire. Toutefois, la plupart des utilisateurs n'utilisent pas les icônes des pingouins. Ils préfèrent choisir à leur place d'autres personnages « mignons », parfois asexués - chat, lapins, cochons, dragons, petit démons - certains au contraire, sont qualifiés de « sexy » *xinggan* 性感. Ils jugent ces images plus adaptées pour représenter leur personnalité. Certaines sont

« filet », *wang* 网, de dépendances mutuelles. Ces relations s'expriment à travers des échanges de cadeaux, de faveurs et de banquets dans lesquels on retrouve « l'esprit du don » mis en lumière par Marcel Mauss (*Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, [1950] 1997, p. 143-279), avec ses trois obligations : donner, recevoir, rendre. La chose donnée dans une relation de *guanxi* n'est pas un objet inerte, comme dans un échange purement monétaire. Elle est empreinte du rapport moral et social qui relie désormais le donneur et le donataire et entraînera nécessairement un contre-don après un délai plus ou moins long. L'éthique de la réciprocité qui préside à ces relations est conçue comme le symbole de la solidarité sociale. Toute personne se construit donc au travers de ces échanges. Donner, recevoir, rendre, permet d'accumuler de la « face », alors que refuser un cadeau par exemple, c'est « perdre la face » en admettant qu'on ne pourra pas le rendre et en refusant d'établir une relation d'entraide avec le donneur, ce qui est perçu comme une attitude totalement anti-sociale. De nombreux auteurs se sont penchés sur ce phénomène et son évolution à travers l'histoire du XXème siècle chinois notamment. Cf. Mayfair Mei-hui YANG, *Gifts, Favors and Banquets. The art of Social Relationships in China*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1994 et Stéphanie BALME, *Entre soi. L'élite du pouvoir dans la Chine contemporaine*, Paris, Fayard, 2004.

¹² *Wang* 网 est à peu près l'équivalent de l'anglais « net », il signifie à l'origine « filet, toile, réseau » et désigne aujourd'hui l'internet.

¹³ Gladys Chicharro *Le fardeau des petits empereurs. Une génération d'enfants uniques en Chine*, Nanterre, Société d'ethnologie, 2010, p. 62-71.

gratuitement offertes par le site, d'autres, issues de mangas, doivent être achetées. La plupart des jeunes se choisissent ensuite minutieusement un pseudonyme, à travers lequel ils veulent exprimer sur la toile leur « caractère », *xingge* 性格, et affirmer leur propre « individualité » *gexing* 个性. Se décider pour un pseudonyme revêt une importance extrême. Il faut y réfléchir longuement, parfois demander conseil aux amis proches. On en trouve de toutes sortes, plus ou moins poétiques, comiques ou originaux. Nombreux sont ceux qui évoquent des animaux plus ou moins mignons : « Petit cochonnet » *Xiao zhuzhu* 小猪猪, « Petit lapin blanc » *Xiao baitu* 小白兔, « Chat sauvage » *Yemao* 野猫, sont les plus courants. D'autres sont volontairement dépréciateurs tel « Petit idiot » *Xiaobendan* 小笨蛋. Certains sont des jeux de mot élaborés à partir des prononciations des véritables noms : Guo Feng deviendra Gua Feng 刮风, « Le vent souffle ». Il y en a aussi de plus mystérieux comme « à cheval sur une tortue pour se rendre à un rendez-vous » *qi wugui qu yuehui* 骑乌龟去约会... Le site QQ établit d'ailleurs tous les ans une liste des meilleurs pseudonymes. « Le plus drôle », « le plus cultivé », « le plus vantard », « le plus modeste », « le plus dérangé », sont par exemple cités.

En Chine, les individus ont traditionnellement plusieurs noms au cours de leur vie. En supplément du patronyme et du prénom officiels inscrits sur les papiers administratifs, les enfants reçoivent encore souvent après la naissance un « petit nom » *xiaoming* 小明, employé uniquement par les membres de la famille. Il s'agit souvent d'un caractère redoublé désignant un élément naturel, un animal ou un trait de caractère censé influencer le développement de la personnalité de l'enfant. Par la suite, certains reçoivent parfois un « sobriquet » *chuobao* 绰号. Ceux qui se convertissent ont « un nom de religion » *jiaoming* 教名. Autrefois les enfants recevaient aussi un « nom d'étude » *shuming* 书名 donné par leur maître à l'entrée à l'école. Les mandarins utilisaient leur « nom de fonctionnaire » *guanming* 官名, lorsqu'ils étaient en exercice. Pour signer des écrits personnels, les lettrés se choisissaient par ailleurs un « nom de plume » ou plutôt un « nom de pinceau » *biming* 笔名. Jusqu'à l'avènement de la République Populaire, rares étaient les écrivains qui publiaient sous leurs noms officiels¹⁴. Certains changeaient même plusieurs fois au cours de leur vie leur « nom de plume », afin qu'il soit toujours en accord avec l'évolution de leur personne. Les jeunes chinois qui aujourd'hui retrouvent cette pratique en se « donnant un nom de réseau », *qi wangming* 起网名, qu'ils choisissent minutieusement et veulent significatif, s'inscrivent donc aussi dans une tradition même si d'autres, étrangers, en font autant. Ils sont véritablement dans une position de « prise d'écriture ».

L'engouement pour les journaux personnels en ligne - les blogs, est aussi symptomatique de cette double volonté des jeunes Chinois d'exprimer leur individualité et d'échanger. Ils y racontent leur vie, affirment leurs points de vue sur toutes sortes de sujets et répondent aux courriers de leurs lecteurs¹⁵. Certains jeunes « bloggeurs » obtiennent parfois ainsi une rapide notoriété. C'est par exemple le cas de la célèbre « Grande sœur Lotus » Furong *jiejie* qui, après avoir échoué aux concours d'entrée à l'université, s'est fait connaître en racontant sa vie quotidienne et en publiant des photographies d'elle-même dans des pauses suggestives sur les campus des deux universités les plus prestigieuses de Pékin, Qinghua et Beida¹⁶. L'échec au concours, comme autrefois aux examens impériaux, donne accès à une « autre carrière ». D'une écriture de soumission pour répondre à la demande de l'institution scolaire, les recalés peuvent parvenir à une écriture d'émancipation et de rébellion qui leur apporte une gloire différente. Des jeunes bloggeurs connus, admirés et imités, le sont pour leur prise de position plus ou moins iconoclaste sur la sexualité, la culture, l'argent, la société de consommation. Han Han, coureur automobile, écrivain et mannequin, né en 1982 est de ceux-là. Il a publié à l'âge de dix-sept ans son premier roman, dans lequel il raconte la difficile vie d'un fils unique de l'école élémentaire au lycée. Son titre *Les trois portes*, *San*

¹⁴ Lu Xun, Ba Jin, Lao She, Mao Dun par exemple, sont des noms de plume.

¹⁵ Selon les statistiques du China Internet Network Information Center, il y aurait en 2006 17, 5 millions de blogs en Chine, et 7,7 millions de bloggeurs actifs, c'est-à-dire avec au moins une mise à jour par mois.

Erreur! Signet non défini.

¹⁶ Son blog qui se trouvait à l'adresse : <http://furongjiejie.blogchina.com/> est aujourd'hui fermé.

chong men 三重门 symbolisent les trois dernières années du cursus qu'il faut dépasser pour atteindre l'université. Son blog est aujourd'hui encore l'un des plus appréciés de la jeune génération¹⁷.

L'écriture au clavier

Afin de mieux comprendre ce que signifie pour les jeunes Chinois cette « prise d'écriture » grâce à l'ordinateur, je vais d'abord revenir sur la particularité de l'écriture des caractères à partir d'un clavier. Cela peut paraître assez compliqué, mais il existe plusieurs méthodes pour y parvenir. On peut les regrouper sous deux grandes catégories : celles qui nécessitent le recours à une transcription phonétique en alphabet¹⁸, et celles qui s'appuient sur la structure même des caractères, c'est-à-dire les traits de base et les clés¹⁹. Lorsque l'on utilise les méthodes phonétiques, chaque phonème saisi à partir d'un clavier alphabétique QWERTY en RPC entraîne l'apparition sur l'écran d'une liste de caractères homophones ou d'associations de caractères. Le scripteur doit alors vérifier et cliquer sur celui qu'il veut écrire, sinon le premier de la liste s'insérera automatiquement dans son texte. Il se modifiera éventuellement en fonction du phonème tapé ensuite car les logiciels fonctionnent à partir de calculs de fréquences des apparitions et des associations de caractères. Cependant il faut absolument vérifier à la fin de chaque phrase, sous peine de voir apparaître un texte surréaliste dans le meilleur des cas, et illisible dans le pire.

Dans les méthodes structurales, chaque touche du clavier est associée à un élément de caractère, les traits pour les téléphones portables ou bien les clés à l'ordinateur. Ainsi sur les claviers de téléphone, chaque chiffre correspond à un trait, il suffit de taper les premiers traits dans l'ordre d'écriture, et une liste de caractères apparaît sur l'écran. A l'ordinateur, l'une des méthodes les plus connues, surtout utilisée à Taiwan, s'appelle « Chang Jie input method » d'après le nom du devin de l'Empereur Jaune²⁰, qui fut l'un des inventeurs mythiques de l'écriture. Selon cette méthode, par exemple, la touche « D » du clavier correspond à la clé de l'arbre 木, et le « G » à la clé de la terre 土. En tapant successivement sur ces deux lettres, apparaît alors le caractère *du* 杜 « déraciner », formé de ces éléments. Les méthodes de ce type demandent donc une connaissance assez approfondie de la composition des caractères et un véritable apprentissage car il n'y a pas autant de touches sur les claviers que d'éléments de caractères. Lorsqu'on les maîtrise, elles permettent cependant d'écrire très rapidement.

Or ces deux types de méthodes de saisie n'ont pas tout à fait les mêmes conséquences sur l'écriture. Mais dans la mesure où les enfants et les adolescents de Langfang sont quasiment tous d'excellents locuteurs de la langue commune, le *putonghua*, et que, contrairement aux adultes, ils se souviennent encore parfaitement du fonctionnement du *pinyin* appris à l'école, les méthodes de saisie à partir de cette transcription phonétique leur paraissent bien plus aisées et surtout elles leur permettent de rédiger des textes qu'ils seraient absolument incapables de transcrire manuellement. En effet, pour écrire ainsi, il suffit de savoir taper des sons à partir des lettres latines inscrites sur un clavier pour que les caractères apparaissent presque d'eux-mêmes sur l'écran. Il faut ensuite être

¹⁷ Il existe une traduction française parue sous le titre « *Les trois portes* » en 2004. L'adresse du blog de Han Han est : <http://blog.sina.com.cn/m/twocold>.

¹⁸ Le *pinyin* en RPC est un système de transcription phonétique du chinois en alphabet latin. Il est basé sur la prononciation officielle du chinois, le *putonghua* (« langue commune ») formé à partir de la prononciation pékinoise. L'enseignement scolaire élémentaire commence toujours par l'apprentissage du *pinyin*. Cette transcription, adoptée en 1958 par la RPC, n'est pas reconnue par Taiwan qui a choisi comme transcription officielle du chinois standard le *zhuyin fuhao* ou *bopomofo* à partir d'un alphabet non latinisé. Inventé en 1913, ses lettres sont dérivées de caractères chinois existants ou bien de formes calligraphiques (un peu à la manière des hiragana et katakana au Japon).

¹⁹ Les clés sont des éléments composés de plusieurs traits qui donnent généralement une indication d'ordre sémantique sur les caractères qu'elles permettent de former. Il s'agit souvent de la partie haute ou gauche de chaque caractère. Par exemple le caractère signifiant la matière « bois » ou « arbre » (*mu* 木) sert également de clé. Il permet d'écrire « bois » (la plantation, *lin* 林), « forêt » (*sen* 森), « déraciner » (*du* 杜) et un grand nombre de noms d'arbres comme le saule (*liu* 柳), le pêcher (*tao* 桃) etc... Il y a deux cent quatorze clés différentes, mais ce nombre a été réduit à cent quatre-vingt-sept en RPC à partir de 1956.

²⁰ L'Empereur Jaune est l'un des cinq souverains mythiques de l'Antiquité, reconnu comme l'un des héros civilisateur de la Chine. Il aurait régné de 2697 à 2598 avant JC. Il est plus particulièrement révérendé dans le taoïsme.

capable de les reconnaître. Mais il n'est absolument pas nécessaire d'avoir appris à les tracer soi-même.

Les caractères sont traditionnellement appris sous forme de gestes en trois dimensions à effectuer dans l'espace, à la manière de pas de danse, avant d'être matérialisés sur le papier en deux dimensions. De nombreuses heures sont ensuite consacrées à la copie afin de véritablement intérioriser, ou plutôt d'incorporer, les gestes, parfois extrêmement complexes, permettant de tracer chaque caractère sans modèle. Or l'ordinateur et la transcription phonétique permettent de sauter ces étapes. Tout l'apprentissage gestuel, l'engagement du corps et la mémoire motrice, jusqu'à présent fondamentale pour le tracé des caractères, perdent de leur importance. Partout le clavier implique bien sûr une gestualité différente de l'écriture manuelle²¹, mais en Chine le passage par un clavier alphabétique transforme presque l'acte d'écriture en un acte de lecture de caractères.

Cette caractéristique, liée à la nature des idéogrammes, se révèle d'un grand intérêt pour les jeunes chinois puisqu'elle leur permet d'écrire ce qu'ils n'ont pas encore appris à transcrire. Jusqu'à présent, ils étaient limités dans leur expression écrite par les corpus de caractères enseignés progressivement à l'école. Désormais, ils peuvent écrire en utilisant des caractères qu'ils ne maîtrisent pas encore manuellement, ou qui ne font pas partie du corpus scolaire, ce dont ils ne se privent pas. Ils ont de plus « inventé » une technique qui leur procure une liberté plus grande encore. Quand ils ne connaissent, ou ne reconnaissent pas, la graphie d'un mot qu'ils maîtrisent à l'oral, ils choisissent parfois d'utiliser l'un des caractères proposés par le logiciel à partir de la transcription phonétique. En fonction du contexte, le lecteur comprend généralement que ce caractère est employé, dans le cas présent, pour sa valeur phonétique en remplacement d'un autre, méconnu.

Alors que depuis 1958 le gouvernement de République Populaire tentait vainement d'imposer l'usage du *pinyin* à l'ensemble de la population par l'enseignement scolaire et par l'omniprésence de panneaux sur lesquels il apparaissait, il est aujourd'hui spontanément employé par la jeune génération en raison de la facilité qu'il procure pour écrire avec un ordinateur. Ce que le pouvoir n'avait pu obtenir en cinquante ans d'une politique volontariste sur l'écriture, advient finalement maintenant parce que les enfants se sont emparés de la révolution numérique. Le *pinyin* et le clavier procure donc très tôt de nouvelles capacités d'écriture et une liberté d'expression écrite pour les plus jeunes inimaginables il y a ne serait-ce que quinze ans.

En contrepartie des nouvelles capacités d'écritures que l'ordinateur offre aux jeunes chinois en leur permettant d'écrire ce qu'ils n'ont pas encore appris à transcrire, le problème de l'oubli des caractères se pose de façon accrue. Les jeunes qui écrivent principalement avec un clavier, aux dépens d'une pratique manuscrite, développent la mémoire visuelle qui leur permet de reconnaître les idéogrammes, mais ils oublient, ou ne voient plus l'intérêt d'apprendre les gestes corporels permettant de tracer les caractères manuellement. Certains étudiants, considérés comme lettrés, et même parmi les plus lettrés, se plaignent d'ailleurs déjà de ne plus savoir écrire sans ordinateur. Ils se retrouvent parfois face à la page blanche comme un danseur en scène qui a subitement un trou de mémoire et ne parvient pas à se mettre en mouvement.

Ainsi l'ordinateur permet de lire et d'écrire en chinois à des enfants qui n'ont pas encore appris à le faire, alors qu'à l'inverse, il entraîne des personnes considérées comme lettrées à ne plus savoir écrire. Il provoque donc la naissance de nouvelles formes de lettrisme et d'illettrisme.

Réinvention de l'écriture, réinvention de la culture

En outre, comme ailleurs, la rapidité d'écriture qu'exigent les conversations sur messagerie instantanée et les contraintes techniques entraînent l'invention de nouvelles manières de noter la langue. Si les abréviations ou simplifications orthographiques habituelles dans les langues alphabétiques sont impossibles avec des idéogrammes, en revanche l'écriture par rébus (du type « 2M1 »-demain, « A12C4 »-à un de ces quatre) et d'autres inventions graphiques sont largement

²¹ Selon Roger Chartier « L'écran apparaît comme le point d'aboutissement du mouvement qui a séparé le texte du corps »
Le Livre en révolutions, Paris, Textuel, 1997, p. 13.

employées par les jeunes générations. Les jeunes Chinois emploient notamment des chiffres pris pour leur valeur phonétique. Les expressions les plus connues sont « 88 », « 886 », « 3166 », « 56 » et « 520 ». « 88 », prononcé à peu près *baba* en Chinois, ou « 886 » *babalin* signifie « bye bye », ce dernier vient du cantonais *bye bye lo3*. « 3166 » a le même sens, mais il s'agit d'une imitation de la prononciation du japonais *sayónara*. « 56 », prononcé *wulin*, signifie « ennuyant » *wuliao* 无聊. « 520 » *wuerling* est utilisée pour dire « Je t'aime », *wo ai ni* 我爱你. Des lettres alphabétiques apparaissent également au milieu des messages, ce sont généralement les consonnes initiales des prononciations de mots chinois. Les textes sont par exemple truffés de « SG » pour *shuaige* 帅哥, qu'on pourrait traduire par « beau gosse » et de « MM » pour *meimei* 美媚 qui désigne une beauté féminine. Le célèbre « TMD » pour *tamade* 他妈的, littéralement « de sa mère » employé comme une interjection argotique du type « putain ! » en français, fonctionne sur le même principe. Les lettres peuvent également être employées pour leur valeur phonétique comme dans les expressions « 牛 B » et « 傻 B » où le « b » prononcé à l'anglaise est homophone d'un caractère signifiant « con ». On remarque aussi l'insertion de caractères homophones pour écrire des particules ou des expressions dialectales qui n'existent pas en mandarin et n'ont pas de représentation en caractère (ou bien leur représentation n'est pas prise en compte par les logiciels). L'influence du dialecte ou de la langue locale dans les conversations électroniques devrait rendre ces nouvelles expressions incompréhensible d'une province à l'autre, pourtant certaines d'entre elles, notamment d'origine taïwanaises et hongkongaises, se répandent sur l'ensemble du continent (par exemple 520, 886, *xiami* 虾米 pour *shenme* 什么...). Un nouveau code est donc véritable en train de se créer aboutissant parfois à des textes totalement incompréhensibles pour les non initiés. Ainsi la phrase « 你 GG 稀饭虾米? 56, 稀饭 KPM » signifie littéralement « Ton GG bouillie de riz crevettes séchées? 56 bouillie de riz KPM. » alors qu'un jeune chinois comprendra sans difficulté : « Ton frère/ami aime quoi? C'est chiant, il aime KFC, Pizza Hut et MacDonald. »

Cette méthode d'écriture du chinois à partir d'une transcription phonétique a également donné naissance à une nouvelle forme de jeux littéraires très prisés des adolescents. En effet, pour qu'une conversation électronique reste fluide, il faut écrire le plus vite possible. On ne prend donc pas toujours le temps de bien vérifier que les caractères affichés par le logiciel pour chaque son tapé correspondent exactement à ceux qu'on voulait écrire. Pour ne pas ralentir l'échange, certains se contentent parfois du premier choix proposé, alors qu'ils connaissent pourtant les caractères justes. Par exemple, la question « tu fais quoi ? » 你在干吗? s'écrit en transcription phonétique *pinyin* : « *ni zai gan ma ?* ». Or, à chacun de ces phonèmes correspondent une vingtaine à une centaine de caractères, puisque les homophones sont innombrables en chinois. Cette association de sons peut donc transcrire une phrase signifiant tout autre chose. C'est pourquoi l'ordinateur peut très bien proposer la phrase « Tu mènes les chevaux ? » 你在赶马? dont la transcription *pinyin* « *ni zai gan ma* » est exactement la même. Étant donné le contexte de la conversation électronique, le destinataire comprend bien sûr qu'on a plutôt voulu l'interroger sur ce qu'il fait que sur ses chevaux, mais cela donne à la conversion un aspect très comique que certains ont cherché à exploiter. Le nouveau jeu consiste donc à répondre en prenant strictement au pied de la lettre les erreurs de frappe du correspondant, ce qui aboutit à des textes d'un surréalisme très amusant. Voici par exemple une conversation provoquée par l'erreur de frappe expliquée ci-dessus :

<p>甲：你在赶马？（你在干吗？） 乙：我在赶牛。 甲：赶牛是什么意思？ 乙：你不是问我在‘赶马’吗？ 甲：就缺羊了。 乙：羊被赶到锅里了——涮羊肉。</p>	<p>A : Tu mènes les chevaux ? (Tu fais quoi ?) B : Je mène les bœufs. A : Qu'est ce que ça veut dire « mener les bœufs » ? B : Ne me demandais-tu pas si je menais les chevaux ? A : Manque plus que le mouton. (s'apercevant qu'il a tapé un mauvais caractère) B : Le mouton on l'a mené à la casserole - fondue de mouton.</p>
---	---

Voici un second exemple provoqué par l'homophonie entre les mots « pluie » et « poisson » 雨 :

<p>甲：我们这里下鱼了。（下雨） 乙：我们这里下虾了。 甲：你们那里刮龙卷风了？ 乙：没有啊。 甲：那怎么下虾呢？ 乙：你们那里能下鱼，我们这里就不能下虾了吗？ 甲：最好是龙虾。 乙：是虾米。</p>	<p>A : Chez nous il tombe des poissons (pluie). B : Chez nous il tombe des crevettes. A : Y'a un typhon chez vous ? B : Bah non. A : Bah pourquoi il tombe des crevettes ? B : Chez vous il tombe bien des poissons, pourquoi chez nous il ne tomberait pas des crevettes ? A : (s'aperçoit de son erreur) J'espère que ce sont des « crevettes-dragons » (écrevisses). B : Ce sont des crevettes séchées.</p>
---	--

Ce jeu inventé par les jeunes Chinois, lié aux particularités de la langue chinoise et de son écriture avec un ordinateur, est finalement assez proche de pratiques littéraires comme l'OuLiPo. Il s'agit aussi de s'imposer une contrainte, en l'occurrence prendre au pied de la lettre les erreurs de frappe liées à l'homophonie pour le plaisir de créer un texte à la fois logique et surréaliste. Grâce à l'ordinateur, les jeunes chinois découvrent une liberté de création liée à l'écriture et se détachent des formes qui leur sont imposées à l'école.

Par ailleurs, les échanges sur messageries instantanées ont aussi entraîné l'invention de nouvelles expressions graphiques qui sont communes aux différents systèmes d'écriture comme les « émoticônes », et baptisé en chinois « dessin pour exprimer les sentiments » *biaoqingtu* 表情图 ou bien « symbole de visage souriant » *xiaolianfu* 笑脸符. En Occident, ce langage véritablement pictographique pose clairement la question du rapport entre texte et image, mais en Chine cette frontière est bien plus floue. De plus, il existe des émoticônes typiquement asiatiques. Alors que les émoticônes d'origine occidentale mettent l'accent sur les expressions de la bouche, les émoticônes asiatiques qui ont l'avantage de représenter des visages lisibles horizontalement, insistent plutôt sur les expressions des yeux, comme les dessins de mangas japonais.

Ces divers procédés graphiques ressemblent étrangement aux descriptions que les historiens donnent de la manière dont l'écriture a été inventée et s'est développée en différents lieux. Des symboles, plus ou moins pictographiques, sont mêlés à des éléments empruntés pour leur valeur phonétique, d'homophonie stricte et plus généralement d'assonance, afin de représenter une autre idée. En raison de l'apparition de l'ordinateur et du numérique, les jeunes Chinois, comme leurs homologues en d'autres pays, sont finalement en train de « réinventer » une écriture adaptée aux nouvelles contraintes technologiques.

Conclusion. L'écriture numérique : un enjeu de pouvoir

Cette réinvention de l'écriture pose nécessairement le problème du rapport au pouvoir. En Chine, la liberté que procure le clavier aux enfants et aux adolescents n'est pas comparable avec ce qu'il apporte aux jeunes Occidentaux, puisque qu'avec un ordinateur, il suffit de taper des sons à partir des lettres d'un alphabet pour que les caractères apparaissent d'eux-mêmes à l'écran, sans qu'il soit nécessaire d'avoir appris les gestes complexes permettant de les tracer, ni même parfois de savoir les lire. Le clavier permet donc aux jeunes Chinois de « braver » la censure que constitue, de fait, l'apprentissage d'un corpus de caractères choisi par les directives d'État. Il entraîne en outre un renouveau des langues régionales et l'apparition de nouveaux « caractères », ce contre quoi les différents gouvernements ont toujours lutté.

De plus, les différentes formes d'expressions graphiques inventées rendent les textes des systèmes de messagerie complètement illisibles pour les non-initiés, c'est-à-dire pour la majorité des personnes au-dessus de trente ans, en Chine et ailleurs. Elles instituent donc un clivage entre les générations, entre ceux qui en sont les auteurs et la maîtrisent parfaitement et ceux qui en sont exclus, les adultes. Cela remet totalement en cause l'ordre traditionnel de transmission des capacités d'écriture et entraîne nécessairement des conflits de pouvoir. En Chine grâce à l'ordinateur, les écoliers peuvent passer d'une écriture de soumission pour répondre à la demande scolaire, à une écriture d'émancipation, voire de rébellion.

Aujourd'hui, l'emploi de termes comme « cyber-argot » en français et « cyber-slang » en anglais, pour qualifier les formes d'écriture numérique inventées par les jeunes scripteurs, montre bien qu'elles entrent en conflit avec les normes graphiques admises par les différents pouvoirs locaux. En République Populaire de Chine, le Congrès du Peuple réfléchit à une loi permettant d'interdire le « cyber-argot » et les autres formes de langages qui actuellement altèrent le bon usage du Chinois standard. Il ne faut pas oublier que depuis le premier empereur, Qin Shi, l'État a toujours été le détenteur de la norme graphique en Chine. Il continue de jouer son rôle en essayant de contrôler les nouvelles expressions graphiques car la prise de pouvoir sur l'écriture, grâce au numérique, par la génération des enfants uniques constitue un véritable crime de « lèse majesté ». Les récents détournements du nouveau principe politique mis en avant par Hu Jintao depuis 2005 « l'harmonie » *hexie* 和谐 en « crabes de rivières » 河蟹 (les deux mots sont homophones), que les internautes utilisent pour évoquer la censure (« mon commentaire a été harmonisé » signifie sur le net « censuré ») ne risque pas de rassurer le pouvoir en place. En 2009 une campagne anti-obscénité sur le net menée tambour battant par le gouvernement a même entraîné la naissance de charmants animaux « les chevaux d'herbe et de boue » *caonima* 草泥马 (homophone de « nique ta mère » 操你妈). Une chanson anonyme faisait alors le tour de la toile. Elle racontait la vie paisible des « chevaux d'herbe et de boue » dans le désert de « Male-Gobi » (que l'on peut prononcer « sexe de ta mère ») jusqu'à ce qu'ils soient attaqués par les méchants crabes de rivière, dont heureusement ils triomphèrent.

Citer cet article :

Gladys Chicharro Saito, « La culture numérique des jeunes chinois : pratiques d'écriture entre pairs », in *Actes du colloque Enfance et cultures : regards des sciences humaines et sociales*, Sylvie Octobre et Régine Sirota (dir), [en ligne] <http://www.enfanceetcultures.culture.gouv.fr/actes/chicharrosaito.pdf>, Paris, 2010.